Document généré le 6 juin 2025 00:10

Anthropologie et Sociétés

Yvonne Jewkes et Helen Johnston (dir.), *Prison Readings. A Critical Introduction to Prisons and Imprisonment*. Portland, Willan Publishing, 2006, 294 p., bibliogr., index.

Fabrice Fernandez

Volume 31, numéro 2, 2007

Entre-lieux de l'humanitaire
Humanitarian Action's Chinks
Intersticios de lo humanitario

URI : https://id.erudit.org/iderudit/018696ar
DOI : https://doi.org/10.7202/018696ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fernandez, F. (2007). Compte rendu de [Yvonne Jewkes et Helen Johnston (dir.), *Prison Readings. A Critical Introduction to Prisons and Imprisonment*. Portland, Willan Publishing, 2006, 294 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *31*(2), 288–290. https://doi.org/10.7202/018696ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

retenir la proximité avec les autres monothéismes de la tradition sémitique pour comprendre la violence et les carnages qui ont cours au Moyen et au Proche-Orient.

En s'appuyant sur cette position de confrontation meurtrière entre « semblables », Kilani propose de revoir les théories anthropologiques pour « [...] ne plus réserver l'usage du "sacrifice" aux seuls systèmes religieux et de réinsérer le politique et la guerre dans l'espace de la violence sacrée » (p. 128). Ce qui peut-être permettrait de sortir de la pensée sacrificielle pour se tourner vers la négociation permanente du contrat social dans la gestion des rapports sociaux politiques.

En somme, après avoir insisté sur la « banalisation du mal », identifiée par Hannah Arendt, Kilani veut croire au retour du politique dans l'analyse mais aussi dans la gestion de la « guerre totale ». Un peu à la manière de Beck (2003) qui propose le cosmopolitisme pour faire contrepoids à la mondialisation économique comme schéma d'explication théorique mais aussi comme modèle d'action dans la « deuxième modernité ». Mais l'utopisme, même mâtiné d'un sain réalisme, chez les anthropologues et les autres spécialistes des sciences sociales ne saurait qu'être en décalage, à mon avis, face au « pragmatisme » des tenants de la « guerre totale » comme outil du pouvoir et de la mondialisation économique.

Pour le dire autrement, j'ai de la difficulté à opérer cette réinsertion de la guerre dans un schéma de violence sacrée. Comment réhumaniser ce que Kilani identifie lui-même comme une « pratique humaine de l'inhumanité » (p. 114) ? Est-il possible d'identifier l'indifférence envers les victimes comme l'élément principal de l'interprétation de la « guerre totale » d'un côté et de maintenir une interprétation de la guerre comme violence sacrée, de l'autre ? Présentement, tout semble au contraire mis en œuvre pour accroître les écarts entre les États et entre les populations, pour renforcer la séparation entre humains et non-humains. Les actions guerrières pointent toutes dans la direction d'une désacralisation de la violence, permettant une expression de plus en plus exacerbée de la « banalisation du mal ».

Référence :

Beck U., 2003, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*. Paris, Flammarion.

Serge Genest (Serge.Genest@ant.ulaval.ca)
Département d'anthropologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

Yvonne Jewkes et Helen Johnston (dir.), *Prison Readings. A Critical Introduction to Prisons and Imprisonment*. Portland, Willan Publishing, 2006, 294 p., bibliogr., index.

Comment peut-on donner un aperçu de la diversité des recherches sur le monde carcéral ? Une technique consiste à construire un *reading*, c'est-à-dire une compilation de textes ordonnés méthodiquement en plusieurs sous-parties introduites par des spécialistes du domaine d'études. *Prison Readings* se présente ainsi comme une introduction critique aux débats contemporains sur le monde carcéral, sélectionnant des extraits d'ouvrages, de rapports, de biographies ou des articles clefs en psychologie, en sociologie et en criminologie. L'ouvrage est organisé en cinq sections chacune préalablement introduite et commentée par Yvonne Jewkes et Helen Johnston, toutes deux criminologues.

La première partie de l'ouvrage offre une approche historique de la naissance de la prison comme mode principal de punition. Cette section accorde une place majeure à l'Angleterre victorienne en mobilisant des analyses historiques et des écrits anciens sur la vie dans les prisons anglaises de la fin du 18e au milieu du 19e siècle.

La seconde partie aborde les approches théoriques concernant l'organisation du monde carcéral de ces dernières décennies. Les extraits choisis se centrent sur l'organisation et la gestion des prisons, leur légitimité dans la société contemporaine, leur privatisation et questionne leur capacité à maintenir l'ordre et le contrôle mais surtout à amender, réhabiliter, réinsérer les détenus. On peut saluer la présence de deux articles de Richards Sparks concernant la légitimité des prisons et un de Roy D. King sur la naissance des « Supermax ».

La troisième partie concerne plus particulièrement la population carcérale, non pas seulement du point de vue statistique et démographique, mais en prenant également en compte l'expérience de l'incarcération de différents groupes composant cette population. Jewkes et Johnston mobilisent ainsi des articles concernant les hommes et la masculinité en prison, mais aussi les problèmes spécifiques concernant l'incarcération des femmes consommant des drogues, subissant des violences ou incarcérées avec des enfants en bas âge. On trouve également des articles s'intéressant à la sur-représentation des minorités ethniques, au racisme en détention, aux encadrements paramilitaires et à l'incarcération des enfants et des adolescents.

La quatrième partie explore les différents aspects de l'organisation de la « communauté carcérale ». Elle met en lumière les dimensions de l'expérience carcérale, les relations sociales entre détenus et entre ces derniers et le personnel. Cette section soulève des questions sur les conditions de vie carcérale et énonce les réponses qu'y apportent les détenus. Ici quelques textes incontournables de Gresham Sykes, Erving Goffman ou encore Thomas Mathiesen sont bien mobilisés.

La cinquième partie a la lourde tâche de faire un tour d'horizon des controverses et des problèmes contemporains concernant l'univers carcéral. Plusieurs articles, extraits du *Prison Journal Service*, traitent de l'exclusion sociale, du suicide et de l'automutilation, de l'économie de la drogue en prison, de la maladie mentale, des modes de contrôles de populations catégorisées « à risque », du travail en détention et des droits de détenus. Cette partie qui aurait mérité un *reading* à elle seule est moins convaincante dans le choix des textes et des auteurs comme dans celui des thèmes proposés, qui sont loin d'épuiser l'ensemble des controverses qui traversent le monde carcéral.

On regrettera aussi des extraits d'ouvrages parfois curieusement découpés : par exemple les quatre pages accordées à Michel Foucault extraites de son ouvrage *Surveiller et punir* sont loin de donner un aperçu satisfaisant de sa recherche, ce dont conviennent les auteurs qui nous invitent à consulter l'ouvrage original. Placé en ouverture du premier chapitre, ce texte tronqué sur « le corps du condamné » semble mobilisé comme argument d'autorité. On peut également regretter une approche très anglo-saxonne, réduite à quelques exceptions prés à des auteurs américains et britanniques, des oublis majeurs de sociologues, anthropologues et criminologues francophones dont notamment Guy Lemire, Claude Faugeron, Antoinette Chauvenet, Anne Marie Marchetti, Phillippe Combessie, Corinne Rostaing pour n'en citer que quelques-uns. Sans parler des recherches germanophones, lusophones ou hispanophones, on relève aussi quelques absences de taille parmi les recherches anglo-saxonnes : notamment celles de Donnald Clemmer ou plus récemment de Lorna Rhodes.

Si l'ouvrage demeure peu comparatif, s'il compile des écrits aux statuts, orientations théoriques et méthodologiques fort divergents sans forcément les mettre à jour, *Prison Readings* demeure un bon outil pour découvrir des auteurs difficilement accessibles à un public francophone et nous invite à approfondir nos connaissances du monde carcéral en retournant à la lecture des textes originaux.

Fabrice Fernandez (fabricefernandez@yahoo.fr)
Institut de Sciences Sociales Raymond-Ledrut
Laboratoire CIRUS-CERS, UMR CNRS 5193
Université de Toulouse 2
63 bis rue Ramey
75018 Paris
France

Jean Marie Fecteau, *La liberté du pauvre, crime et pauvreté au XIXe siècle québécois*. Montréal, vlb éditeur, 2004, 455 p., bibliogr.

Le livre de Jean Marie Fecteau pourrait tout aussi bien s'appeler le libéralisme liberticide. En effet, dès l'introduction Fecteau se propose d'attaquer une définition du libéralisme qui dans « sa forme bourgeoise, même radicale, constitue la version réduite, étriquée et contradictoire de l'immense appel de liberté qui traverse le XXe siècle. Le libéralisme est défini ici comme une forme de construction qui sous-tend un registre très vaste d'idéologie : il est à la base d'une pulsion libertaire qui n'a pas fini de s'exprimer au sein de nos sociétés » (p. 9-10). Pulsion libertaire qui n'aura de cesse d'être contrecarrée par des institutions liberticides mises en place par la bourgeoisie du XIXe.

Le propos de Fecteau est de comprendre comment ce libéralisme bourgeois s'est constitué comme un outil de régulation sociale au XIXe siècle au Québec. Pour ce faire, Fecteau choisit de cartographier les chemins de la déviance, ou plutôt du traitement de la déviance. Il s'intéresse donc à deux impensables de la pensée libérale : la pauvreté et le crime, l'un étant intimement lié à l'autre. Le titre parle de lui-même : « la liberté du pauvre ». Cette contradiction immanente, qui aliène un individu ou une classe sociale (ouvrière ou prolétaire) à sa pauvreté, entre en contradiction avec la définition même du libéralisme et de son idéal d'harmonie sociale. Fecteau montre également comment le libéralisme du XIXe siècle, plus qu'une Idéologie, est en fait une morale de classe. Il démontre alors comment « dans la foulée, cette conception bourgeoise de la liberté et des problèmes sociaux apparaîtra telle qu'elle est fondamentalement : un instrument de domination au service de l'égoïsme qui pervertit l'idéal de liberté en le travestissant en loi du plus fort » (p. 10-11). Idéal qui se manifeste entre autres dans « l'anti-étatisme radical, le mépris des masses ouvrières, la crainte devant les implications du suffrage démocratique élargi » (p. 11) L'auteur nous montre donc comment cette idéologie (ou ce « substrat culturel » p. 332) qui prend racine dans l'aspiration à la liberté devient, sous la pression de la classe dominante, conservatrice. Ainsi, le libéralisme, en principe au fondement de l'expression de toutes les libertés, s'est constitué en art de la régulation et – parce qu'on ne régule qu'en discriminant – de la « séparation », séparation entre le fou et l'homme normal, entre le pauvre et le « riche ».

Pour montrer les formes que prennent ces « séparations » systématiques entre les pauvres et le reste de la société bourgeoise du XIXe siècle, Jean Marie Fecteau s'attaque à une large littérature : « ce qu'il s'agit plutôt de faire [précise-t-il] à cette étape, c'est examiner